

IDÉES



L'ANTISPÉCISME, UNE RUPTURE ANTHROPOLOGIQUE MAJEURE

ENTRETIEN AVEC

JÉRÔME SEGAL

PROPOS RECUEILLIS PAR

BARBARA LEFEBVRE

FP

Pour les antispécistes, les animaux doivent être considérés comme des individus à part entière et sont les victimes, dans le cas des espèces domestiques, d'une barbarie qui s'apparente à l'esclavage et au génocide. L'un des penseurs du mouvement explique son combat.



Jérôme Segal

Diplômé de l'École centrale de Lyon et docteur en Histoire de l'université Lumière de Lyon, Jérôme Segal est maître de conférences à l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (Inspé) de Paris et l'auteur d'une dizaine de livres, notamment sur le véganisme. Candidat en 2019 sur la liste du Parti animaliste aux élections européennes, il vient de publier *Dix questions sur l'antispécisme. Comprendre la cause animale* (éd. Libertalia, 2021).

F.P. : Pourriez-vous nous retracer l'histoire du courant antispéciste et nous dire dans quelle mesure il s'agit d'un concept éminemment politique ?

JÉRÔME SEGAL : Il faut partir du terme « spécisme », apparu au début des années 1970 sous la plume du psychologue britannique Richard Ryder. Ce dernier faisait partie d'un groupe de réflexion sur le campus de l'université d'Oxford rassemblant des végétariens engagés dans les luttes de leur époque auquel on donnera le nom de « groupe d'Oxford ». Ryder a écrit rétrospectivement : « Moi aussi je détestais le racisme, le sexisme et le classisme, mais pourquoi en rester là ? » Puisque le racisme est une discrimination fondée sur la race, de même le sexisme une discrimination fondée sur le sexe, le classisme sur les classes sociales, il a l'idée d'appeler « spécisme » la discrimination fondée sur l'appartenance à une espèce. Il ne s'agit pas du tout d'affirmer l'égalité en droit de toutes les espèces (personne ne veut donner le droit de vote aux poules !) mais d'exiger la prise en compte des intérêts des individus. Ces intérêts reposent sur leur capacité à être satisfaits, à ne pas souffrir, à avoir un développement conforme à leurs besoins. Pour Ryder, la lutte contre le spécisme, appelée « antispécisme » est une conséquence immédiate du darwinisme qui avait aboli la distinction magique (portée par les religions) entre les humains et les autres animaux. Les conséquences sont bien sûr politiques et rien d'étonnant à ce que des figures importantes du socialisme et de l'anarchisme comme Elisée Reclus, Louise Michel ou Rosa Luxembourg aient participé à l'émergence de ce courant, passant de la protection des animaux à leur défense puis à l'affirmation de droits.

F.P. : En quoi l'ouvrage *La Libération animale*, publié par Peter Singer en 1975, a-t-il été un tournant ?

JÉRÔME SEGAL : À vrai dire, le groupe d'Oxford avait déjà sorti un premier livre en 1971, *Les Animaux, les humains et les morales : une enquête sur le mauvais traitement des non-humains*, mais celui-ci était passé relativement inaperçu. Peter Singer parvient à en publier une recension en 1973



À LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE, JEREMY BENTHAM A DÉJÀ EU CES MOTS SOUVENT REPRIS: "LA QUESTION N'EST PAS: 'PEUVENT-ILS RAISONNER?' MAIS NI 'PEUVENT-ILS PARLER?' MAIS 'PEUVENT-ILS SOUFFRIR?'" »



dans la célèbre *New York Review of Books*, qui, elle, sera largement commentée. De ces débats naît *La Libération animale*. C'est un tournant car cela explique – et dans une certaine mesure justifie – une nouvelle forme de militantisme. Singer lui-même s'engage aux côtés de personnes telles que Henry Spira, qui est l'un des premiers à obtenir des résultats concrets comme, en 1977, la fin d'expériences aussi cruelles qu'inutiles menées sur des chats au Musée d'histoire naturelle de New York. Spira s'en prend ensuite à un poids lourd du secteur des cosmétiques, la firme américaine Revlon, en dénonçant le recours au test de Draize qui consiste à injecter des substances toxiques dans les yeux de lapins. À la même époque, en 1976, c'est la création au Royaume-Uni de l'Animal Liberation Front (en français, Front de libération animale) qui renoue avec les techniques de l'action directe développée par les anarchistes au début du XX^e siècle, n'hésitant pas à créer des dommages dans les entreprises qui exploitent les animaux.

F.P. : Pouvez-vous expliquer la notion de *sentience* et comment est-elle au cœur de la philosophie antispéciste ?

JÉRÔME SEGAL : Ce terme, issu de l'anglais, décrit la faculté de ressentir des émotions, des désirs, et tout simplement de vivre une expérience subjective à partir de son environnement, en lien avec une recherche de bien-être. À la fin du XVIII^e siècle, à propos des animaux « non humains », le philosophe utilitariste Jeremy Bentham a déjà eu ces mots souvent repris : « La question n'est pas : "Peuvent-ils raisonner?" ni "Peuvent-ils parler?" mais "Peuvent-ils souffrir?" ». Au-delà de l'utilisation de la notion de *sentience* (terme présent en anglais

depuis 1817), des scientifiques de renom ont rédigé en 2012 un manifeste appelant à développer la recherche dans le domaine de la conscience animale. Connus sous le titre de « Déclaration de Cambridge sur la conscience », ce texte, placé sous le parrainage du physicien Stephen Hawking, rappelle la démarche rationaliste de l'antispécisme. Pour les antispécistes, les intérêts des animaux non humains capables de *sentience* doivent être pris en compte et non sacrifiés pour les seuls intérêts secondaires des humains que sont le plaisir gustatif ou le choix des vêtements et des loisirs.

F.P. : Comment s'articulent végétarisme, végétalisme et véganisme dans le cadre du débat sur l'antispécisme ?

JÉRÔME SEGAL : Le végétarisme est très ancien, il est pratiqué dès l'Antiquité grecque, mais aussi en Inde dès le X^e siècle avant notre ère. Le refus de la consommation de chair animale s'explique en général selon une croyance en la métempsychose (réincarnation de l'âme). Pythagore prône ce régime et fait tellement d'émules que jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle, on parlera de « régime pythagoricien » avant que l'expression « régime végétarien » ne s'impose. Les végétaliens adoptent, eux, un régime sans produits d'origine animale, parfois pour des raisons de santé, et les végétaliens sont dans une démarche plus politique car c'est l'exploitation animale qu'ils refusent. Ils refusent donc les delphinariats, l'industrie du cuir ou les corridas. Cependant, le véganisme reste un style de vie, une démarche souvent individuelle, alors que l'antispécisme est porteur d'un projet de société marqué par une redéfinition du droit (avec un statut de personne non humaine pour les animaux)

et une philosophie qui remet en cause la transformation de l'humanisme en suprémacisme humain. Pour les antispécistes, les végétariens, végétaliens et végétaliens sont vus comme des alliés potentiels.

F.P. : Comment les courants actuels de l'écologie politique se positionnent-ils vis-à-vis du droit des animaux en général, et quelle place l'antispécisme occupe-t-il précisément dans le paysage écologique ?

JÉRÔME SEGAL : C'est compliqué, comme on écrit parfois pour décrire une relation amoureuse. Il y a d'abord une distinction cruciale entre espèces et individus, qui sépare les écologistes des antispécistes. Considérons à titre d'exemple une population de 50 chamois dans un massif de Savoie. Si chaque année une vingtaine de chevreaux naissent (en plus des naissances compensant les décès naturels) et que les chasseurs tuent également une vingtaine de chamois, les écologistes sont satisfaits, la population est conservée, elle reste stable. En revanche, les antispécistes s'indignent de ce qu'ils considèrent comme des morts cruelles et illégitimes, par l'action des chasseurs. Ils voient 20 individus injustement privés de leur droit à la vie et considèrent également les troubles au sein des familles de chamois (comme l'écrivain Felix Salten l'avait montré en 1923 pour le jeune chevreuil Bambi privé de sa mère, avec le succès planétaire que l'on sait de l'adaptation au cinéma). Les écologistes ont tendance à vénérer les espèces et les écosystèmes, alors que les antispécistes sont plus rationalistes. Ne doit-on pas se réjouir, demandent-ils, que l'écosystème que constituait à Paris la zone de marécages ait été asséché au XIV^e siècle pour devenir le quartier central dont seul le nom rappelle cette origine (Marais) ? Jusqu'au XIX^e siècle, des épidémies de paludisme pouvaient se produire jusque dans le nord de l'Europe. Un écosystème n'est pas bon en soi, pour les antispécistes, ce sont les êtres sentients qui le composent qui comptent. Cela introduit une seconde distinction, l'anthropocentrisme. Les écologistes insistent sur la sauvegarde des écosystèmes dans l'intérêt exclusif des humains. L'approche « une seule santé », qui est aujourd'hui à la mode, repose sur

les interactions entre la « santé de l'environnement » (sic), la santé humaine et la santé des animaux, dont celle des animaux d'élevage. Les antispécistes s'y opposent car ils ne peuvent tolérer l'élevage. Ceci dit, dans bien des cas, les écologistes et les antispécistes se retrouvent pour condamner les élevages intensifs qui nuisent à l'environnement (qu'on pense à la Bretagne dévastée) et ne préparent que des vies de misère aux animaux de rente.

F.P. : Les défenseurs de la cause animale qui ne sont pas antispécistes sont-ils aujourd'hui dans une contradiction intenable ?

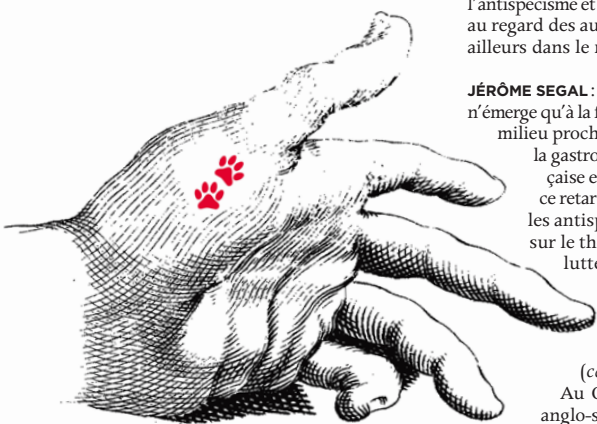
JÉRÔME SEGAL : Certains, dans la cause animale se présentent en expliquant qu'ils aiment les animaux, surtout les animaux « mignons » comme les animaux domestiques. Ces personnes s'engagent par exemple à la SPA pour recueillir les chiens abandonnés, tout en leur donnant des croquettes à base de restes des abattoirs. Pour les antispécistes, c'est contradictoire de vouloir sauver un chien en lui donnant de la nourriture supposant la mort de poulets, bœufs ou cochons.

F.P. : Assimiler le spécisme à l'esclavage ou comparer les modes d'élevage et d'abattage intensifs au monde concentrationnaire nazi constituent-ils des arguments tant solides qu'attractifs pour convaincre l'opinion publique de l'intérêt de réfléchir aux enjeux de l'antispécisme ?

JÉRÔME SEGAL : On dit souvent qu'on peut rire de tout mais pas avec tout le monde. Il en va un peu de même de ces parallèles. Le cas de l'esclavage est intéressant car ce parallèle est fait dès la naissance du mot « végétan », en 1944 (*vegan* en anglais, par contraction du mot *vegetarian*). Conscient des mauvais traitements que suppose la production d'œufs et de produits laitiers, Donald Watson fonde à Londres la revue *Vegan News* en expliquant que de la même façon que nos civilisations se sont construites sur l'exploitation des esclaves, ce sont aujourd'hui des animaux qui sont exploités et que ces exploitations ne sont pas légitimes. Concernant les centres d'extermination nazis, il est délicat de traiter le sujet en quelques phrases. Il y a d'abord une généalogie technique bien établie qui

part des abattoirs de Chicago dans les années 1880. Admiratif, Henry Ford s'en inspira pour automatiser les chaînes de montage de ses voitures. L'un des plus grands historiens de l'extermination systématique du peuple juif, Henry Friedlander parle de « lignes d'assemblage » permettant de « traiter les corps » à la chaîne et de leur faire traverser une série d'étapes, parmi lesquelles l'extraction des dents en or. On peut supposer que l'invention de la chaîne de montage est l'une des raisons pour lesquelles Hitler admirait Ford. Antisémitisme lui aussi, l'inventeur de la Ford T est le seul Américain à avoir reçu les faveurs de l'auteur dans *Mein Kampf*, et l'un des quatre étrangers à avoir été décoré de la Grand-croix de l'ordre de l'aigle allemand. Le dictateur allemand avait même un portrait de Ford dans son bureau et n'a pas hésité à déclarer à un journaliste du *Detroit News*: « Je considère Henry Ford comme mon inspiration. » Aujourd'hui, ce n'est pas avec du Zyklon B mais avec du CO₂ que les cochons sont gazés et, bien sûr, l'objectif est différent. Ceci dit, l'idée même de l'eugénisme (« améliorer » la race humaine en limitant la descendance d'éléments jugés indésirables ou favorisant celle d'humains jugés de valeur), remonte aux techniques d'élevage. C'est lors du troisième congrès de l'Association des éleveurs américains, en 1906, qu'un comité est créé pour travailler sur « l'hérédité humaine » et ce qui justifiera les lois racistes à venir...

FP

N°5
ÉTÉ
2021

F.P. : Le militantisme antispéciste dans sa démarche puriste est-il par principe radical ? Si oui, quelles sont les formes de cette radicalité qui font avancer l'idée antispéciste et celles qui la pénalisent ?

JÉRÔME SEGAL : L'adjectif « radical » a mauvaise presse. Il évoque généralement la violence ou la terreur, alors que son étymologie renvoie simplement à *radix*, qui signifie « racine » en latin. Les antispécistes peuvent alors sembler radicaux dans le sens où ils remettent en cause la domination absolue de l'homme sur les autres animaux. Mais il faut distinguer différentes formes de radicalité selon que cela concerne les objectifs, les discours ou les moyens mis en œuvre. Un discours radical exploitant le parallèle avec le nazisme a de grande chance de pénaliser la cause animale car la population n'est pas disposée à recevoir ce message, les gens se sentiraient comparés à des nazis ou penseraient que les juifs sont vus comme des cochons. Il en va de même avec la recherche de pureté absolue. Certains végans (très peu en vérité) ne vont pas manger de légumes qui ont été cultivés avec des entrants animaux (cornes broyées ou sang séché). Ils refuseront aussi la plupart des vins au motif que dans l'étape de collage qui permet d'enlever des impuretés, du blanc d'œuf ou du collagène issu de vessie natatoire de poisson est utilisé.

F.P. : Comment s'est structuré en France l'antispécisme et quelles sont ses singularités au regard des autres courants antispécistes ailleurs dans le monde ?

JÉRÔME SEGAL : En France, l'antispécisme n'émerge qu'à la fin des années 1980, dans un milieu proche de l'anarchie. La place de la gastronomie dans la culture française explique peut-être en partie ce retard. Aujourd'hui, il y a parmi les antispécistes des débats animés sur le thème de la convergence des luttes, de l'intervention dans la nature pour y réduire la souffrance des êtres sentients ou encore sur la culture de l'ostracisme (*cancel culture* en anglais). Au Québec et dans le monde anglo-saxon, les antispécistes sont



**LES ANIMAUX DOMESTIQUES
OBTIENDRAIENT UN TYPE DE
"CITOYENNETÉ" LES ANIMAUX
SAUVAGES OBTIENDRAIENT UN DROIT
DE "SOUVERAINETÉ" SUR LEUR
TERRITOIRE ET, ENFIN, LES ANIMAUX
LIMINAIRES COMME LES RATS OU LES PIGEONS,
SE VERRAIENT ACCORDER UN STATUT
DE "RÉSIDENTS". »**



peut-être plus pragmatiques. Il faut dire qu'en France, de nombreux intellectuels s'expriment de façon confuse, voire malhonnête, sur la cause animale... Paul Ariès considère les antispécistes comme de « nouveaux terroristes », Jocelyne Porcher les qualifie de « idiots utiles du capitalisme »...

F.P. : Dans le contexte actuel de la mondialisation reposant sur le dogme productivité-rentabilité, comment l'humain pourrait-il cohabiter avec les animaux non humains sans les exploiter, ni leur nuire ?

JÉRÔME SEGAL : Deux auteurs canadiens, Sue Donaldson et Will Kymlicka ont très bien décrit dans leur ouvrage *Zoopolis* (éd. Oxford University Press, 2011) comment une telle cohabitation serait possible. Très schématiquement, les animaux domestiques obtiendraient un type de « citoyenneté » permettant la prise en compte de leurs intérêts, les animaux sauvages obtiendraient un droit de « souveraineté » sur leur territoire (ce qui supposerait par exemple que les humains se soucient systématiquement de créer des ponts ou des tunnels s'ils tracent une route à travers leur domaine) et, enfin, les animaux liminaires comme les rats ou les pigeons, qui vivent au contact des humains, se verraient accorder un statut de « résidents ».

F.P. : Les défenseurs du suprémacisme humain tendent à dépeindre les antispécistes comme des ennemis de l'humanité, des antihumanistes. Comment combattre efficacement cette vision réductrice ?

JÉRÔME SEGAL : « Antihumanistes » est un terme qui peut sembler provocant... je crois qu'il s'agit plus modestement d'une remise en cause de l'humanisme au nom duquel tant de crimes ont été commis. À la fin des années 1970, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a déclaré dans un entretien au *Monde*: « C'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme a commencé par tracer la frontière de ces droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues seules véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'auto-destruction. » Au moment de la crise de la vache folle, à la fin des années 1990, il s'est aussi demandé: « Combien sommes-nous [...] qui ne pouvions passer devant l'étal d'un boucher sans éprouver du malaise, le voyant par anticipation dans l'optique de futurs siècles ? Car un jour viendra où l'idée que, pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants et exposaient complaisamment leur chair en lambeaux dans des vitrines, inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVI^e ou du XVII^e siècle, les repas cannibales des sauvages américains, océaniques ou africains. » On le voit, l'antispécisme suppose une rupture anthropologique majeure pour remettre en cause la place que l'homme s'est octroyée sur Terre. ♦